

# Passions militantes et rigueur historienne

de Karim Landais

## Entretien avec Vera Daniels

(entretien réalisé à Lyon, le 27 février 2004)

Pour commencer, j'aurais voulu vous poser des questions sur votre environnement familial: de quel milieu politique et social vous êtes issue.

[...] A l'époque de mon engagement, mon père était représentant, et ma mère laborantine. Mais leur engagement politique était particulier, issu d'une histoire spécifique : mes parents sont partis en Israël entre 1947 et 1950, l'un partant de France, l'autre de Hongrie, mais tous les deux par le biais de l'organisation juive engagée qui s'appelait Hachomer Hatzair. C'était un parti de gauche. Ils ont participé à la fondation de l'Etat d'Israël, puis ont participé à la création d'un petit kibboutz, situé dans le sud d'Israël, dans une région très proche de la bande de Gaza. Tous dans le kibboutz sont passés par l'Hachomer, ce qui fait qu'ils étaient très engagés politiquement. Je vous passe les détails, mais à un certain moment, en 1953, il y a eu une affaire en Russie qui s'est appelée « l'affaire des blouses blanches » : des médecins juifs ont été jugés et condamnés par le gouvernement russe de l'époque. C'était tout à la fin de l'ère stalinienne. Cette affaire a remué à l'époque beaucoup de communistes dans le monde : à savoir si ces médecins étaient jugés parce qu'ils étaient juifs ou parce qu'ils étaient de « mauvais communistes » (comme il y en a eu beaucoup à cette époque-là). Tous les kibboutz ont été très partagés sur cette question, mais dans ce kibboutz-là, ça a été encore plus radical qu'ailleurs: comme s'il n'était pas possible d'y avoir plusieurs positions contradictoires. Toutes les personnes du kibboutz ont donc voté. Ceux qui étaient en minorité ont été obligés de partir du kibboutz, comme ça, du jour au lendemain ou presque. Ce sont ceux qui pensaient que ces médecins avaient été jugés parce qu'ils étaient de mauvais communistes qui sont partis, les plus « staliniens », va-t-on dire, selon l'appellation consacrée de l'époque. Mes parents faisaient partie de ce lot-là, ils sont donc partis de leur kibboutz, sur des dissensions politiques graves et ont donc dû tout recommencer, avec moi qui étais tout juste en route, et une déception très profonde, fondamentale, qui a marqué leur vie ensuite. L'histoire a montré, bien sûr, après, que ce n'était pas parce qu'ils étaient de mauvais communistes, mais bien parce qu'ils étaient juifs. En tout cas ceux qui étaient dans la minorité étaient environ 35-40, ils sont donc partis du kibboutz, et ça les a tous beaucoup brassés sur leurs engagements. Après, certains sont restés en Israël, d'autres sont repartis dans les pays d'où ils venaient, ou d'autres pays encore, là où ils pensaient pouvoir être accueillis et reconstruire une nouvelle vie, après cette déception majeure. Mes parents sont venus en France (parce que mon père y avait une partie de sa famille), et ils ont essayé de rentrer dans le Parti communiste français. Mais ce dernier n'a pas voulu d'eux, parce qu'ils étaient « suspects » en quelque sorte (ce sont mes parents qui ont ressenti cela), venant du Parti communiste israélien. Ce qui fait qu'après, dans leurs engagements, ils ont toujours été de gauche et mon père l'est encore - il est encore vivant... mais avec, on peut le comprendre, une position assez particulière par rapport à toute la gauche française: une certaine proximité, mais également une difficulté d'engagement. Puis, avec l'évolution des événements qui se passent en Israël, je pense que ceux qui sont revenus en Europe n'ont pas les mêmes positions que ceux qui sont restés là-bas. Pour dire que la politique a une grande place dans ma famille, ça se discute encore aujourd'hui. C'était ça votre question ?

Oui, parfaitement. Est-ce que ce précédent-là a eu une influence sur votre évolution politique ?

Je ne sais pas. Je me suis toujours posé la question: il est sûr que, dans la bibliothèque de mon père, il y avait les bouquins de Lénine, les bouquins de Staline, c'est des choses qui n'étaient pas une découverte complète. Ils ne discutaient pas toujours politique, mais ils avaient « des positions », des idées, des engagements et je pense que cela a compté, dans ma construction identitaire, une façon d'envisager le monde, sans doute, le désir de donner un monde meilleur, puisque, bien sûr, c'est ça qui est à l'origine de mes engagements.

A quel âge avez-vous commencé à vous éveiller à la politique, et à vous engager, plus

particulièrement?

Eh bien, cela s'est fait en deux temps, quoique assez rapprochés. Le tout début de ma conscience politique s'est forgé en terminale. J'ai eu une prof de philo formidable. C'était quelqu'un de très engagé, pas obligatoirement dans le cadre d'un parti, mais elle faisait en sorte de pousser ces jeunes qu'elle avait en formation à ouvrir les yeux sur le monde qui les entourait... Certes, cela se passait en 1971... dans une période où l'environnement aidait aussi à cela. Elle nous a ouverts à tout, on passait les cours à discuter de façon large sur tout un ensemble de thématiques. Ce qui m'a le plus marqué et qui a eu des incidences sur la suite, c'est tout ce qui tournait autour de la psychanalyse et de la politique. Enfin, c'était quelqu'un d'extraordinaire. Et après, deux ans plus tard (j'ai redoublé mon bac), je suis entrée en fac et ça a été assez rapide. Je peux dire que deux mois après mon arrivée en fac, j'ai été contactée. Il faut dire qu'il y a eu des grèves, des mouvements, et c'est là que j'ai rencontré des militants de l'AJS, l'Alliance des jeunes pour le socialisme. L'UNEF, c'est venu un peu après, mais mon entrée dans le militantisme s'est fait par l'AJS, l'organisation de jeunesse.

C'était en 1968 ?

Non, c'était en 1972. J'ai commencé par entrer en fac de droit, et là il y a eu des grèves assez importantes, qui n'ont pas arrêté d'ailleurs de se succéder. Si je me souviens bien, car j'ai un peu tendance à mélanger, il y a eu des raisons politiques aux grèves et des raisons syndicales: les tentatives d'imposer des *numerus clausus* à l'entrée des universités (on a gagné ces années-là, mais cela a été imposé après), contre la loi Debré, les lois de Saulnier Saïté, et d'autres choses comme ça. Mais cette toute première année, très vite, presque malgré moi, j'ai été élue au comité de grève de mon amphi de droit. Nous étions trois amphes en droit en première année (nous étions très nombreux) - et c'était une époque où les mouvements d'extrême droite étaient très importants en droit. Donc quand je vous dis que nous avons réussi à faire voter la grève, ce n'était pas rien. C'était même la première fois, paraît-il, que les amphes de droit étaient en grève depuis vingt ans. Parce qu'il y avait des organisations d'extrême droite comme le SAC (Service d'Action civique), l'UNI, le GUD, qui tentaient de s'y opposer et au tout début du mouvement, elles n'y sont pas arrivées. Donc ce n'était pas rien.

C'était sur Paris?

Non, c'était sur Lyon. Je n'ai pas bougé. [...] C'était à Lyon II. C'était avant la scission Lyon2/Lyon 3, qui a partagé la fac entre fac de gauche (Lyon 2) et fac de droite (Lyon 3) (rires). En droit, nous étions à côté (physiquement) de la fac de sciences éco qui, c'est bien connu, était de gauche. Nous avons fait des amphes de grève communs, mais pour bien montrer que ce n'était pas les étudiants de sciences éco qui nous avaient poussé à la grève, nous avons organisé en droit des élections amphi par amphi pour décider si on allait se mettre en grève. C'est ainsi qu'il y a eu un comité de grève par amphi, et après un comité de grève commun. Et c'est dans ce cadre-là que j'ai rencontré les militants qui m'ont embarquée dans leur organisation ensuite. Oui, on peut dire que je me suis en fait engagée très vite.

C'est donc eux qui sont venus vous parler à la suite des actions que vous aviez pu mener ?

Non. Dans mon amphi, il y avait une fille qui appartenait, je pense, à l'AJS, puisque c'était surtout l'AJS qui, à l'époque, était très active chez les jeunes. C'était une fille avec qui on avait partagé des moments un peu particuliers pendant cette grève, avec toujours cette menace d'avoir des interventions musclées du SAC et du GUD. Donc ça s'est fait assez naturellement pour qu'elle m'embarque dans une réunion.

Ils se présentaient comme trotskystes, à cette époque-là ?

Ah non ! L'AJS se présentait comme une organisation de jeunesse, avant tout. Pour moi, le trotskysme, je ne connaissais pas. Il y avait l'engagement dans l'AJS, pour les grandes idées de changement et d'avenir meilleur. L'OCI, l'organisation politique dans toute sa splendeur, c'est venu bien après.

Et comment avez-vous vécu cette rencontre ? L'investissement dans l'organisation s'est fait tout de suite : on vous a invitée à une réunion et après... ?

Eh bien, c'est difficile de me souvenir. Oui, j'ai dû participer à une réunion, si je me souviens bien. Après, comme c'était en pleine action, ils présentaient des revendications avec lesquelles j'étais relativement d'accord. On m'a donné des tracts à lire et un peu de documentation. Mais je n'ai pas intégré l'OCI, j'ai un peu "traîné" avant de rentrer. Parce qu'après j'ai été contactée par un autre mec qui traînait sur le campus, qui était lui en sciences. A l'époque, les premières années de sciences éco et droit étaient sur le même campus. Il y avait sans doute des cellules sur l'ensemble du campus. Puis, j'ai participé à quelques réunions de l'AJS. Je pense qu'on a dû parler assez vite du syndicat étudiant, puisque le parcours ça a été l'AJS, puis l'investissement dans l'UNEF, puis, au bout de quelque temps, la proposition de participer (éventuellement) à cette espèce de groupe qui paraissait très lointain, plutôt secret, et pas du tout concret de "gens plus investis dans la politique", avec des orientations plus larges, et donc participer ensuite à des Groupes d'études révolutionnaires, donc les fameux GER. Et après les GER, ça a été très progressif, parce que l'apprentissage durait quand même longtemps, avant que vous ne soyez accepté dans le cadre du parti. Il fallait faire ses preuves !

Donc les liens avec l'OCI n'étaient pas clairs ?

Non, ils n'étaient pas clairs du tout. C'était quand même assez souterrain tout ça. La conscience des liens, des ramifications, s'est faite très progressivement. C'est quand on entre à l'OCI que l'on se rend un peu plus compte... et encore ! L'avenir m'a prouvé complètement le contraire. Il y a par exemple des gens qui ont été à l'AJS, et uniquement à l'AJS : ils n'ont été ni à l'UNEF, ni à l'OCI. Ils ont participé aux activités de l'AJS sans avoir conscience de toute l'étendue des investissements des gens de l'OCI dans la direction de cette organisation de jeunesse. Jusqu'à la réunification, bien évidemment, les gens qui étaient à l'UNEF n'étaient pas obligatoirement ni à l'AJS ni à l'OCI. Et il y avait les investissements dans les organisations syndicales de résidents, pour ceux qui étaient en fac et qui logeaient en cité universitaire. En plus, il y avait les investissements dans le syndicat des enseignants quand on travaillait comme surveillants dans les établissements scolaires. C'était mon cas. Je n'étais pas, à la FERUF, qui était la fédération des résidents de la région... mais j'avais des copains qui étaient aussi résidents. Donc eux, ils étaient à l'AJS, à l'OCI, à l'UNEF, à la FERUF, et comme ils étaient aussi surveillants, ils étaient au SNES (puisque c'était multi tendances). C'était du militantisme 24 heures sur 24, ou presque! On était bien occupés.

Alors l'AIS était plutôt quelque chose de très pratique, dans lequel on était entraîné dans une spirale d'actions et où ne s'embarrait pas trop de problèmes théoriques.

Oh, il y avait des orientations, on en discutait, mais c'était quand même très orienté sur l'action, oui.

Et quand on vous a parlé des GER, comment...

Je trouvais ça plutôt intéressant parce que, justement, je trouvais que mon action n'était pas assez pensée, pas assez globale. J'ai donc été intéressée tout de suite, parce que je trouvais que ça se tenait plus, effectivement, qu'il y ait une réflexion politique avec des formations, vous avez dû entendre parler des camps d'été ? En tant qu'étudiants, on avait deux mois de vacances, et comme il n'était pas question qu'on ait plus de vacances que les ouvriers, on avait un mois de travail. Donc on passait facilement un mois dans les camps d'été pour travailler théoriquement. Du coup, on ne travaillait pas au niveau du boulot, mais on travaillait théoriquement, pour que ce soit équilibré. Donc j'ai passé pas mal de mes étés à Bierres-les-Semur.

Votre premier GER, alors, comment s'est-il passé ? Vous étiez plusieurs à...

On devait être deux ou trois, pas plus. Et des fois j'étais toute seule. Celui qui nous faisait les GER à Lyon, à l'époque où j'y étais, était un ancien militant, un ancien enseignant, mais qui avait une certaine aura. Je pense que dans tous les secteurs, il y avait des gens comme ça, des personnes ressources, qui avaient dû être les fondateurs du parti dans les régions. Paul, c'était quelqu'un de théoriquement très intéressant, qui avait de la bouteille, et qui était en même temps assez pédago pour les jeunes. Il n'était pas trop rigide, parce qu'il y en avait des plus rigides que lui dans l'organisation. Lui, il avait des principes, mais il avait eu beaucoup de contacts avec les anarcho-syndicalistes, ce qui fait qu'il n'avait pas une pensée «trop»monolithique (je dis ça dans l'après-coup bien sûr, car à l'époque...)... Il était fermement anticlérical et il a trouvé un bon terrain chez moi: je me souviens qu'il avait écrit un texte sur les curés qui était très

intéressant. Il était très bon en formation, très pédago, et ça se passait bien. Et après, toute cette formation théorique était complétée par ce qu'on faisait dans les camps d'été. Moi j'ai commencé mon GER en février. Je suis arrivée en fac en septembre-octobre 1972, je les ai rencontrés dans le dernier trimestre 1972 et je crois avoir commencé mon GER en février-mars 1974 (mais sous toutes réserves).

Ça a été assez rapide.

Deux ans de latence, non ce n'est pas très rapide. Je vous ai dit que j'avais « traîné ». Il y a eu des gens qui ont tout fait très vite, dans la foulée. Pas moi, j'ai pris mon temps.

Deux ou trois mois d'AJS et puis...

Voilà, c'est ça. Mais mon GER ne s'est pas terminé avant juin : c'était long. Je pense que c'était à peu près une fois par semaine. C'était très intense, très long. Après, les périodes de GER se sont raccourcies. Mais à mon époque, c'était assez long, et ça a été complété par un camp d'été. C'était aussi intense et aussi élevé comme niveau que pendant les GER. Ce que j'ai retiré de ma formation, c'est une forme de pensée politique qui me profite encore aujourd'hui, qui m'est très utile pour analyser et comprendre. On nous a donné des outils théoriques très précieux, que je ne regrette pas du tout d'avoir eus. Ce qui est intéressant, parmi d'autres choses, c'est la façon dont on appréhende l'histoire et dont on se dégage de la façon dont on enseigne l'histoire à l'Ecole, qui est très mauvaise en fait. Là, c'est beaucoup plus analytique, on se raccroche moins aux dates qu'aux faits et à la dynamique des faits. Ça, je crois que c'était vraiment un très bon enseignement, puisqu'on avait des gens qui étaient assez doués. D'ailleurs, un des anciens qui a fait ma formation au début est aujourd'hui relativement célèbre puisqu'il sort des bouquins (Benjamin Stora). Les camps d'été regroupaient des militants venus de toute la France, et il fallait donc que les théoriciens de Paris viennent en appui.

Vous étiez nombreux dans ces camps ?

Oh oui. Bierre-les-Semur, c'était dans un énorme château, il y avait tout plein de dortoirs. On pouvait être très nombreux, presque une centaine facilement. Je pense qu'on ne devait pas être plus de 5 000 en tout, dans le parti à l'époque. Ils réunissaient toute la jeunesse avec des gens qui étaient un peu plus en avance, soit des anciens, soit des jeunes. A l'époque, Stora et Cambadélis n'étaient pas très vieux. Ils venaient faire des exposés sur la vie économique, etc., il y avait des thématiques. Je me souviens: c'était long parfois ! De temps en temps, on pouvait se décontracter, en fin de journée, mais c'était long et très intense. Le GER, et ces camps d'été, on devait y partir quasiment chaque année. Après le GER, on avait des piqûres de rappel dans les camps d'été. Il fallait au moins y passer une semaine, si ce n'est un mois pour les étudiants. Je ne pense pas avoir fait tous les étés un mois, mais les premières années, si, sans doute.

Et le contenu de l'enseignement de ces GER ?

Pas mal d'histoire, du communisme, du trotskysme, revoir les grands auteurs du léninisme, et puis l'approche économique - ça je m'en souviens très bien - et sociale. Enfin, c'était des véritables cours, et c'était passionnant : absolument passionnant. Après, on devait travailler dans les bouquins. J'ai une bibliothèque politique assez développée. Que ce soit Marx, Engels, Lénine, etc., il fallait les travailler.

Et votre rencontre avec Trotsky s'est bien passée ? Vous n'aviez pas de préjugés, du fait l'engagement de vos parents dans le Parti communiste ?

Non, justement, je crois que, c'est ce que je vous disais au départ, le choc frontal avec le Parti communiste français a fait que de staliniens qu'ils étaient - ils étaient bien staliniens, mais staliniens engagés dans l'erreur on va dire: pas bureaucrates parce qu'ils n'ont jamais été des bureaucrates, des militants staliniens comme l'ont été beaucoup de militants du Parti communiste - le choc frontal avec le Parti communiste français leur a fait revoir un peu leurs positions. Mon père n'a jamais été un stalinien dans son discours après, ici. Et si on s'est souvent pris le bec, quand je me suis engagée, cela n'a jamais été sur les penseurs, les orientations. On s'est pris le bec, je dirais, plus sur du général, des approches de la vie. Quand je suis partie de chez mes parents, enfin de chez mon père, à l'époque où je me suis engagée, ça n'a pas posé un gros problème fondamental, a priori. J'avais lu quand même quelques petites choses sur Staline et Trotsky

dans les cours d'histoire que j'avais eus. Parce que j'avais eu, avant la terminale, deux très bons profs d'histoire géographie. C'est vraiment un miracle, parce que l'histoire c'est vraiment une horreur comme c'est enseigné. Et l'enseignement de ces deux profs m'a déjà prédisposée - je pense que c'est un petit peu grâce à eux que j'ai pu m'engager, entre eux et le prof de philo, parce qu'il y avait une façon d'appréhender l'histoire sacrément différente et donc on avait un petit peu travaillé sur cette période. Donc on présentait déjà Staline à la manière de... de ce qu'il était. Trotsky c'était moins clair, parce qu'on le connaissait moins, en France, Trotsky, que dans d'autres pays, donc Trotsky c'était plus rapide. Il s'était opposé à Staline, donc on n'avait pas trop d'a priori, si ce n'est positifs. Moi ce qui m'a séduite c'est le concept de révolution permanente. Je ne suis pas quelqu'un qui suis attachée aux personnes célèbres, qui fonctionne en mettant des gens sur un piédestal (que ce soit en musique ou en politique...). Ce qui m'a intéressée, c'est l'idée, les idées, la façon de les développer. Donc c'est vrai, ce qui m'avait séduite et ce qui m'a fait rentrer dans ce parti trotskyste, eh bien ce sont les thèses de Trotsky sur la révolution permanente et la façon dont l'histoire est expliquée, et ce qui était présenté comme possibilité de combat pour l'avenir de l'humanité. L'homme en lui-même ne m'a jamais intéressée, je n'ai d'ailleurs eu que très peu d'éléments sur sa vie.

Et à l'occasion du GER, on vous présentait l'OCI ?

C'est venu très doucement. Très doucement.

Au début vous pensiez qu'il s'agissait d'un simple cours théorique sans vraiment d'implications ?

C'est vague dans ma tête. Je pense qu'il y avait de l'engagement mais ce n'était pas clair, et on n'était pas pressés, comme il y avait du temps. Donc on m'a dit qu'on verrait, qu'il y avait une organisation à la fin et qu'on verrait si eux ils étaient d'accord pour me prendre et si j'étais d'accord pour rentrer. Et, à la fin, ils ont été d'accord pour me prendre, et je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas été d'accord pour rentrer parce je ne savais même pas du tout ce que c'était! On m'avait présenté ça, mais très synthétiquement.

Vous n'aviez jamais entendu parler de l'OCI ?

Non! Et de toute façon, même aujourd'hui, si on ne sait pas ce que c'est, on ne connaît pas. C'est quand même du souterrainisme. C'est arrivé vraiment très progressivement.

Et à la fin de votre GER, pour clôturer, il y avait un discours un peu solennel ?

Oui, un petit peu : Paul était assez bon pour ça. Je pense qu'il y a eu quelque chose pour moi et une ou deux personnes - je ne me souviens plus du tout qui était avec moi. Voilà, c'était un peu solennel. Il a peut-être même fait venir le responsable de cellule, ou peut-être un responsable de secteur. Vous savez que c'est très hiérarchisé dans l'OCI. Donc on m'a dit OK, que ça marchait, et j'ai dit d'accord, et on s'est congratulés. Et si jusque-là, c'était un investissement de 12 heures sur 24, là ça a été 24 sur 24. Voilà ce que j'ai gagné !

Concrètement, alors, comment ça marchait ? Il y avait les cellules, puis le niveau au-dessus c'était les rayons ?

Oui, les cellules, les rayons, les secteurs. Les cellules regroupaient des personnes, par exemple, du domaine étudiant puisque j'appartenais au domaine étudiant. S'il y avait assez de militants, les cellules étaient organisées par thème, c'est-à-dire en psycho, en éco, etc. Quand il y en avait un petit peu moins au départ, c'était en fonction du nombre. On avait des cellules, un responsable de cellule, puis les responsables de cellules se réunissaient, par rayons, et après les rayons se réunissaient par secteurs, donc les secteurs recouvraient toute la région. Il y avait le rayon étudiant, le rayon enseignant, le rayon ouvrier, etc.

Les rayons, c'étaient uniquement les responsables qui se réunissaient ?

Oui. C'était très cloisonné. Alors comme moi, comme tous les pions, on était à cheval sur deux secteurs, enfin deux rayons, on choisissait: j'ai choisi d'être avec les étudiants, dans ma cellule avec les étudiants. Je crois que tous les étudiants d'ailleurs ont choisi la même chose. Et, à un moment, quand je commençais à en avoir ras-le-bol de mon responsable étudiant, j'ai changé de rayon et je suis allée avec les enseignants. Mais cela s'est fait au bout d'un certain temps seulement.

Quelles relations il y avait avec ces responsables ?

C'était des militants comme nous : ils avaient simplement des responsabilités plus importantes.

Est-ce que ça changeait les rapports entre militants ?

Ça dépend. Ça dépendait des personnes, ça dépendait comment elles investissaient leur rôle de responsable. Moi j'ai été sollicitée pour être responsable de cellule, je le suis restée démissionnée tout de suite. Certains responsables de cellules l'investissaient bien comme des petits bureaucrates, et d'autres étaient des vrais militants, donc ne le faisaient pas sentir : c'était une façon de s'organiser dans l'action et pas un petit pouvoir. Donc ça dépendait des gens.

Vous connaissiez bien le fonctionnement de l'organisation ? Par exemple, est-ce que vous saviez comment ça se passait au niveau supérieur ?

Non, absolument pas. C'était complètement souterrain tout ça. Je pense que, plus on montait dans la hiérarchie, plus on était au courant. Nous, militants de base, ce qui nous importait, c'était d'agir plutôt que d'intervenir dans les décisions de la direction : c'était ce pour quoi on était là. Tout le reste, j'ai tout découvert quand j'ai lu le bouquin de Philippe Campinchi [Les lambertistes, Balland, 2001]. Vraiment ! J'ai commencé à connaître un tout petit peu plus de choses quand je me suis opposée à mes responsables de rayon. Et la façon dont on m'a répondu, dont on a traité cette opposition a été si... bureaucratique, que je me suis encore plus rebellée, et la réponse a été encore pire. C'est pour ça que je suis partie, avec la déception bien ancrée dans mes tripes, mais sans savoir quoi que ce soit sur le véritable fonctionnement de ce parti. Le véritable fin du fin, je l'ai découvert dans le bouquin que j'ai lu vingt ans après. Déjà, les quelques interviews que Campinchi a faites. Mais il faut y aller tout doucement parce que c'est déjà dur pour les anciens militants de revisiter l'histoire. Bon, ça dépend comment les gens sont partis - on va y arriver, à comment je suis partie -, de ce qu'on a emmené avec soi dans son bagage, de ce qu'on y avait mis. Moi, je suis bien contente de n'avoir lu que le livre de Campinchi tout de suite. C'était déjà dur. Je lui ai écrit une lettre d'ailleurs, à laquelle il n'a jamais répondu, pour dire que c'était intéressant parce que ça m'avait permis de retravailler (à l'intérieur de moi, moi avec moi..) sur une période sur laquelle je n'avais jamais retravaillé. Et je crois qu'on est beaucoup à avoir fait ça: c'est-à-dire, quand on est partis, à avoir mis ça de côté. En sachant qu'on y a passé quand même -ça dépend des personnes - de deux à dix ans ou vingt ans de notre vie en militant à 100 % presque. Je crois que ce n'est pas mal de le revisiter, d'y voir les bonnes choses comme les mauvaises, et les mauvaises comme les bonnes. De toute façon, moi, quand je suis partie, je l'ai fait aussi parce que j'ai été déçue par... Pierre Lambert ! Mais je ne savais pas à quel point c'était pourri. Dans ma cellule, quand j'ai démissionné, j'ai dit : « *Je pars parce que je trouve qu'il a des façons de faire qui ne sont pas correctes.* » Et Dieu sait que je ne savais rien.

Vous aviez des relations avec les dirigeants nationaux ? Vous les voyiez de temps en temps ?

Très rarement !

Vous aviez Cambadélis ou Stora aux camps d'été.

Il y a une différence entre le monde étudiant et le reste. Je suis arrivée en 1972, peu de temps après la scission de 1971. A l'époque, c'était l'UNEF Souffiot. Après 1968, les tendances sont toutes parties progressivement de la grande UNEF, en dernier les militants du Parti communiste qui ont fondé une autre UNEF, il ne restait donc plus que les trotskystes dans l'UNEF à l'époque. Quand je suis entrée, on était donc très peu de militants à l'UNEF, que ce soit dans les régions ou à Paris, on se voyait donc assez souvent avec les dirigeants parisiens: on faisait des réunions, des conseils nationaux. J'ai été très longtemps au bureau de l'UNEF régionale, que ce soit au secrétariat général, ou à la trésorerie ; j'ai remplacé souvent notre président parce qu'il se défilait pour monter à Paris (il avait horreur de rendre des comptes aux responsables nationaux), alors il envoyait les autres à sa place et c'était souvent sur moi que ça tombait. C'est celui qui a été mon responsable de rayon après dans le cadre de l'OCI. [...] Et on avait à l'époque beaucoup d'actions-choc, qui faisaient que les dirigeants parisiens descendaient très souvent dans les régions, que ce soient Cambadélis, Rosenblatt, Plantagenest, et les autres, ils descendaient très souvent. Donc, autant on avait beaucoup de relations proches avec les dirigeants étudiants nationaux, autant les

autres on ne les connaissait pas. Une fois dans l'année, ou une fois tous les deux ans, il y avait une grande organisation, un gros truc à Paris, et donc à ce moment là on montait, mais sinon, on ne le voyait jamais.

C'était à l'occasion des congrès ou bien c'était des meetings ?

Non, ce n'était ni des meetings ni des congrès : c'était une grosse action. Par exemple, il y a eu une action spécifique pour le 27 avril. Toute l'année, on a donc travaillé pour préparer ce 27 avril. Ne me demandez pas pour quoi c'était, je l'ai oublié, mais je me souviens que, à l'époque, Charles Berg est descendu souvent sur Lyon. C'était un mec qui, sur le moment, ne s'est pas fait beaucoup d'amis. Il avait une façon « bien à lui » de diriger, de donner des ordres, de se comporter avec les femmes de manière générale ou avec les hommes dont la tête ne lui revenait pas. Il nous a vraiment beaucoup énervés et la suite a aussi prouvé qu'il y avait des raisons... un peu plus politiques. Mais c'était lui qui était chargé de notre région, c'était donc lui qui descendait régulièrement pour le compte du parti et qui avait des rapports avec nos dirigeants locaux. Quand on a organisé le 27 avril, il était en première ligne et il nous en a fait baver !! Mais autrement, tous les dirigeants historiques, je ne les ai jamais rencontrés: je ne connais même pas leurs têtes! Pierre Broué, je ne l'ai jamais vu.

Pierre Lambert, vous l'avez vu à quelle occasion ?

Je l'ai vu à la télé une fois ou deux, à la tribune quand il y a eu les grandes manifestations, je ne l'ai jamais vu de près, sauf quand il y a eu "l'affaire Berg", qu'il est descendu dans notre région pour s'expliquer et que ses explications, loin de me convaincre, m'ont plutôt orienté... vers la sortie de l'organisation.

Donc vous ne vous êtes jamais rendue au local du parti ?

Une fois. Mais je n'ai vu que les militants de base. Et moi, le "star system", ce n'était pas mon truc. Il y avait peut-être des gens qui ...

... qui idolâtraient... ?

Oui, qui idolâtraient un peu les personnes, pour eux c'était important, les personnes. ! Je m'en fichais de les rencontrer ! Ce qui fait que j'ai très peu rencontré de gens, de responsables. J'ai rencontré le responsable de Clermont de l'époque - il s'appelait Nenny - parce qu'il était venu pour une action régionale. Si Pierre Broué était venu, on l'aurait vu, mais nous, on ne voyageait pas dans les autres régions. On rencontrait les dirigeants trotskystes étudiants de Paris, parce qu'on se déplaçait beaucoup, à une époque, dans toute la France, mais dans le cadre de l'UNEF. Quand on a commencé à se présenter aux élections, où on a boycotté les élections du CROUS, on partait dans toute la France. On bougeait beaucoup. Donc on se rencontrait beaucoup, les uns les autres. Après il y a eu je ne sais pas trop quoi, la MNEF, après il y a eu plein de choses. Donc c'est vrai qu'au niveau étudiant, on était beaucoup à bien se rencontrer. Par contre sur le parti, jamais ou presque ! Même les militants régionaux, c'était très rare qu'on se rencontre, dans des réunions régionales, de tout le secteur: une fois à l'année, et encore. En plus on se connaissait même pas par nos noms de famille ! C'est pour vous dire. C'est-à-dire qu'entre militants d'un même secteur, pour moi les étudiants, on se connaissait, c'était obligé. Nous n'étions pas très nombreux, donc on connaissait nos prénoms. Quand on était dans l'UNEF, quand on était dans l'AJS, on était bien obligés de connaître nos noms et nos prénoms. Mais les militants du parti, qu'on ne connaissait que par le parti, on ne connaissait que leur... Vous savez comment on disait ? Non ? Vous ne l'avez pas entendu ? « Le blaze » !

Ah, le blaze, oui.

On ne connaissait que le blaze. Donc moi il y a des gens que j'ai rencontrés par la suite, je ne me souviens que de leurs blazes, je ne sais même pas comment ils s'appellent. C'est quand même bizarre.

Ça devait faire des confusions, de temps en temps ?

On n'avait pas les mêmes blazes, puisqu'ils les répertoriaient. Mais c'était rigolo, tout ça. Je me souviens de gens, j'ai leurs têtes, et j'ai leurs surnoms, leur « blaze », mais je n'ai pas du tout le nom de famille.

Quelles étaient vos relations, sur le campus, entre militants d'une même cellule ?

On était tout le temps les uns avec les autres. C'était une sorte de « famille » !

Même en dehors des réunions ?

Oui, on se voyait tout le temps. Bien sûr : en dehors des réunions et en dehors des actions. Quand je vous ai dit qu'on militait 24 heures sur 24, ce n'est pas une blague : il y avait toujours quelque chose à faire et quand on avait fini nos cours quand on arrivait à y aller à nos cours, parce qu'il fallait encore qu'ils nous laissent y aller, nous, les autres étudiants - on avait toujours une distribution de tracts, une pétition, des trucs à faire signer, des trucs à vendre, une réunion au local, etc. On finissait tard le soir, après on allait manger je ne sais plus où, on rentrait chez soi très tard, on s'écroulait sur son lit, on se relevait le matin tôt, et ça repartait. Tout le temps, oui, on était sur le pied de guerre tout le temps. On était toujours les uns avec les autres.

C'était plutôt de fait que...

...pas sûr que ce soit la fête, parce que c'était quand même très...

Je voulais dire « de fait » : f-a-i-t.

De fait ! Parce que ce n'était pas la fête ! Parce que, si vous interrogez des gens de la Ligue communiste, la LCR, je pense qu'ils étaient plus fêtards que nous. Non, à l'OCI, ce n'étaient pas des fêtards, c'étaient plutôt des rabat-joie. (Soupir) C'était vraiment terrible: pas beaucoup d'humour, pas beaucoup de joie de vivre. Je ne sais pas s'ils les recrutaient tous pareils, mais à un moment on se demandait où on était tombés, pour certains. Sans parler de la question de la femme, sur laquelle... Ah oui ! Je me disais, j'aurais peut-être dû aller à la Ligue pour ça, mais il y avait quand même des choses qui ne me plaisaient pas beaucoup à la Ligue. Pour POCL, je ne sais pas si vous le savez, mais c'était des machos terribles, avec des relations de couple d'un classicisme à hurler - il ne faut quand même pas oublier qu'on était en pleine époque de la libération de la femme, avec les groupes femmes, les féministes, les machins. Nous, on n'avait pas le droit! Interdit d'assister aux réunions de nanas !

C'est vrai ?

Ah oui ! Ah oui! Interdit ! Et je suis passée à côté de tout ça, avec plein de copines, alors que franchement on aurait bien aimé y aller. Impossible !

C'était une injonction de la direction ?

Absolument ! Je ne sais pas si c'était une injonction de la direction nationale, mais... peut-être que vous n'avez interrogé que des hommes jusqu'à présent, non ?

Oui, c'est exact.

Nous, les nanas, sur cette question, en tout cas dans la région, on militait à l'intérieur de l'organisation, je dirais au coup par coup. On ne se laissait pas faire, et il y avait un certain nombre de choses qu'on n'acceptait pas, mais c'était à une petite échelle, on était vite bloquées. Parce que le grand mot c'était : « *On s'occupera de la question des femmes quand la révolution sera arrivée.* » C'est cela, oui ! N'importe quoi ! Et on avait tellement de choses à faire, ils nous prenaient tellement le chou sur plein de trucs qu'on s'est laissé faire; on s'est laissé faire dans le sens où on n'a pas été dans les groupes de nanas extérieures, mais on se laissait pas (trop) faire à l'intérieur. Mais c'était un dur combat: parce que c'était des machos épouvantables. C'était horrible ! Je me souviens en plus, Charles Berg en particulier : je veux dire mais c'était... c'était au-delà de tout : on était dans l'antédiluvien, sachant dans quelle période on était, c'est-à-dire que dans toute la société ça bougeait, ça remuait, et des gens qui étaient d'extrême gauche, ils en étaient là, quoi ! Donc ça fait partie des choses qui étaient complètement ahurissantes, mais bon... Je ne sais pas pourquoi on était partis là-dessus.

Ah oui, ça a son importance: je dirais que c'est ce que je regrette le plus, moi, au fond. [...] c'est d'avoir suivi cette injonction-là. Pour le reste, eh bien il y a des périodes de la vie, il y a des engagements, Mais après, ça m'a servi de leçon pour la suite. Comme je vous disais, je trouve qu'ils n'engageaient pas beaucoup les étudiants à faire leurs études, ce pour quoi ils étaient là, au fond. On faisait tellement de choses qu'on avait du mal à suivre réellement nos cours et à les travailler. Par exemple, je suis entrée en première année de droit, j'ai réussi mon année mais le droit ne m'avait pas beaucoup plu, alors je voulais changer - à l'époque on pouvait encore passer d'une fac à l'autre avec des équivalences - je suis passée de droit à sciences éco (en terminale j'étais en section éco donc je ne sais pas pourquoi je suis entrée en droit, c'était une idiotie congénitale), et c'est là que j'ai vraiment commencé à militer parce que, quand je suis entrée en deuxième année de sciences éco, je venais d'entrer à l'OCI. Ça été la catastrophe ! Terrible ! J'ai raté tous mes examens, et en plus, il n'y avait pas de session de septembre, à l'époque: c'était tout ou rien. Donc j'ai redoublé ma deuxième année. Puis j'ai re-raté le redoublement. Après j'ai décidé de tout recommencer à zéro. A partir de là, je suis allée en psycho, mais j'ai décidé que c'était hors de question que ça continue comme ça; donc j'ai combattu chaque année - chaque année c'était un combat, mais d'enfer - pour arriver à passer mes partiels, pour arriver à passer mes examens, avoir du temps pour réviser! Pour ne pas être envoyée de-ci, de-là, aller en voyage je ne sais pas où, etc. etc.

C'était si difficile, d'imposer cette exigence ?

Ah oui, c'était une bataille sans précédent ! D'ailleurs, si on regarde le destin de mes anciens collègues, il n'y en a pas beaucoup qui ont fait de longues études: ils ont passé des concours assez vite, il y en a beaucoup dans la fonction publique, beaucoup de profs, beaucoup d'instits, etc. Je dirais que ceux qui ont fait de longues études, qui sont chercheurs, je pense qu'ils sont entrés après. Mais ceux de ma génération, je demanderais bien à voir ceux qui ont continué comme moi. Il n'y en a sans doute pas beaucoup. Après avoir arrêté de militer, j'ai continué mes études, j'ai fait ma thèse, mais il n'y en a pas beaucoup des comme moi. C'était tellement une bagarre de tous les instants pour pouvoir passer ses examens, je m'en souviens très bien. Je pense que d'avoir obéi à l'injonction «nanas», qui n'engageait pas mon avenir, mais qui est quand même un thème sur lequel j'ai toujours été assez sensible, m'a permis après, de pouvoir me bagarrer sur la question des examens. Il y avait un certain illogisme dans ce parti, parce qu'il fallait en même temps pouvoir intervenir, être connue dans son amphi, pour pouvoir militer correctement en particulier dans le cadre syndical, mais on nous demandait constamment de faire sauter des cours, pour faire ci ou ça. Ce n'était pas logique !

Alors on exigeait énormément de vous.

Au-delà de tout.

Quel était le regard du parti envers les conjoints, la famille, ou tout ce qui était relations extérieures ?

Je ne vois pas ce que je pourrais répondre à votre question. Pour les gens du parti, il me semble que la famille, ce qui n'était pas du parti, ça n'existait pas, ça n'avait pas d'existence réelle. Il n'y avait que le militant, point à la ligne. Je ne vois même pas pourquoi vous me posez cette question d'ailleurs. Moi, ma sœur est entrée au parti. Ce n'est pas moi qui l'ai fait rentrer: je pense qu'elle a été contactée quand elle est entrée en fac, et ce n'est pas du tout moi qui me suis occupée d'elle. Je n'avais pas du tout envie qu'elle rentre. D'ailleurs, c'était plutôt un objet de dispute entre nous qu'autre chose. Voilà, c'est tout ce que je vois d'intéressant concernant la famille.

J'ai rencontré un ancien militant qui me disait qu'on lui reprochait de passer trop de temps avec sa compagne, avec sa famille.

Comme j'étais étudiante et jeune, mes petits copains étaient au parti ! J'ai eu deux trois petits copains à cette époque, tous pris dans le parti. Le seul moyen de pas être embêtée par le parti sur le conjoint ou la conjointe, c'était d'en choisir un dans le parti. Parce qu'ils avaient les mêmes horaires. Parce que c'était naturel: comme vous dites, on ne fréquentait personne d'autre, on n'avait pas le temps. Je ne me souviens plus du tout de mes copains de fac. Les copains de fac dont je me souviens, c'est ceux que je me suis fait après être partie du parti. Si, j'ai quand même gardé deux ou trois copines, mais elles étaient par ailleurs militantes dans d'autres trucs. C'était rigolo : il y en avait qui étaient au Parti communiste. C'était

complètement anachronique, parce que mes responsables ne voyaient pas ça d'un très bon œil, effectivement. Parce que ce n'était pas dans la ligne. Oui, très sectaires, ils étaient très sectaires, il faut le dire. On n'en avait pas conscience, mais je me souviens qu'on se battait un peu contre ça. Il y a eu comme ça deux-trois copines que j'ai pu garder tout au long de ces années de fac, parce que sinon ce n'était pas possible. Il n'y avait pas le temps. Et c'est vrai que je me suis fait des copains au sein du parti, que j'ai gardés après notre départ du parti.

Et la répartition des tâches, dans le militantisme, comment elle se faisait ?

Quelle question ! Qu'est-ce que je vais pouvoir vous répondre ? D'abord il y avait beaucoup de choses à faire et on était peu nombreux. Donc on faisait beaucoup de choses.

Ça s'imposait de fait ?

Oui. Par exemple on allait vraiment vers nos compétences. Moi, pour mon grand malheur, je savais taper à la machine. A une époque je tapais tous les tracts de la région. Tous. Parce qu'il n'y avait que moi qui savais taper. Et ce n'était pas l'époque des ordinateurs ! C'était des stencils ! Avec une espèce de vieille Remington : une horreur. D'ailleurs, je savais taper avec mes cinq doigts, mais après être passée par la Remington je ne tapais plus qu'avec trois puisque avec cette machine on ne pouvait pas taper avec le petit doigt. Il faut taper très fort pour pouvoir transpercer le stencil et que ça puisse s'imprimer ensuite. Il faut vraiment taper très très fort. Mes deux doigts sont donc passés à l'as et j'ai perdu mes habitudes. Je tapais beaucoup parce que c'était les compétences. Après, évidemment, il y avait celui qui avait envie de se lever le matin à 5 heures pour aller diffuser à la Rhodia dans le froid de l'hiver: c'était super. Ils essayaient quand même que tout le monde fasse quelque chose, qu'il n'y ait pas d'inégalité. Ça par contre, oui. De toute façon, il n'était pas question qu'il y en ait un qui fasse plus que l'autre : même s'il tentait, il se faisait rappeler à l'ordre par ses camarades aussi. Il y avait les choses obligées : on râlait mais on faisait. Le 27 avril, je me souviens, on n'était pas du tout d'accord. Mais on nous l'a imposé et on l'a fait.

Les responsables étaient choisis d'en haut: il n'y avait pas d'élections ?

Bien sûr ! C'était toujours les responsables qui proposaient. Quand par exemple j'ai été proposée comme responsable de cellule, c'est un responsable, je ne sais pas qui, qui a dû trouver que je pouvais être quelqu'un de bien dans ce rôle et qui me l'a proposé, avec l'accord de la direction. Ce n'était pas du tout une élection par le bas.

Vous me parliez du 27 avril : on ne vous a pas sollicités ? On ne vous demandait pas votre avis ?

Pour les grosses actions non.

Pour les petites si ?

Ça dépend quel type de petites. Pour le syndicat c'était différent. On passait beaucoup de temps dans le syndicat, dans l'UNEF. Le militantisme syndical est quand même très lié avec ce qui se passe au niveau du terrain. Là, les décisions ne peuvent pas être prises par le haut. Par contre quand il y avait des décisions d'orientation à prendre... Un exemple très clair : « *Est-ce que l'on participe ou non aux élections des représentants étudiants au conseil d'administration du CROUS ?* » Ça, ça a été une décision nationale, une orientation nationale qu'on a appliquée. On n'aurait pas été d'accord, il aurait fallu l'appliquer quand même. Après ça, sur le quotidien du syndicat, c'était des petites réunions de militants syndicaux qui décidaient de leur orientation en fonction du terrain. Après il y avait les réunions au niveau régional, puis national. Evidemment les réunions nationales du syndicat donnaient l'orientation. C'était sur le parti que les choses étaient décidées au niveau national. Nous, à part oui ou non, on n'avait rien à dire sur l'orientation. Et si on était mis en minorité, il fallait le faire quand même : c'était le centralisme démocratique. Il ne faut pas oublier que le centralisme démocratique a sa perversion: il a ses bons côtés mais il a sa perversion.

Vous avez participé à des congrès ? Il y en avait un chaque année ?

Les congrès de l'OCL je ne m'en souviens pas. Je ne crois pas. J'étais une trop petite militante, pas très

importante.

Vous ne vous souvenez pas d'élections de délégués ?

Si, je me souviens de l'élection de délégués. J'ai élu des délégués mais je n'ai jamais participé à des congrès de l'OCI. Nous autres les étudiants, entre le militantisme étudiant, l'AJS, plus les syndicats spécialisés, on était déjà bien pris et on ne pouvait pas tout faire non plus. Je pense que mon responsable de l'époque a dû participer à un congrès. On n'était pas très nombreux. Parce qu'en plus nous, les étudiants et les jeunes, on avait des congrès de l'UNEF, des congrès de l'AJS. On ne pouvait pas tout faire! Non, pas de congrès de l'OCI, jamais.

Vous m'avez dit qu'il n'y avait pas du tout de relations entre les différentes cellules ?

Ça dépend : les cellules étudiantes avaient des relations entre elles. Mais il n'y en n'avait pas entre les cellules étudiantes et les cellules enseignantes (comme avec les cellules ouvrières), à moins qu'il n'y ait une action commune. A ce moment-là, il y avait une rencontre entre responsables de cellules qui, après, redonnaient dans la cellule l'orientation qui avait été décidée.

Vous me parliez tout à l'heure de vos divergences sur le 27 avril. Comment ça se passait quand un militant était en désaccord avec cette orientation ?

(Soupir) C'est difficile pour moi parce que j'ai vécu une période, on va dire de calme, et après, une période de gros désaccords. Et mes souvenirs se focalisent sur cette période-là. En essayant d'être objective, je dirais que pendant cette période calme - c'est-à-dire à partir du moment où je suis entrée jusqu'à celui où il y a eu quelques affaires troubles dans le parti - quand on avait un désaccord, on en discutait au sein de la cellule et soit on arrivait à se mettre d'accord, soit on n'y arrivait pas. Le militant exposait son désaccord, tout le monde discutait et on prenait une décision. Si on n'arrivait pas à prendre une décision admise par l'ensemble, on remettait à la cellule suivante. Il y avait des cellules régulières. Et ça se passait pas trop mal. Je n'ai pas le souvenir qu'il y ait eu dans ma cellule un gros désaccord avec un militant avant les grosses affaires nationales. Jusque-là ça se passait bien. Et c'est pour ça que je n'ai pas été alertée.

Vous voulez dire avant l'affaire Berg, ou même Varga ?

Chez moi c'est surtout avec Berg que ça a bougé. C'est-à-dire que jusqu'en 1979, on trouvait des fois que la responsable de secteur avait des positions un peu ric-rac mais ce n'était pas gênant, parce qu'on arrivait à avoir des discussions à la base avec nos responsables de cellule, qui étaient quand même des gens issus du terrain et pas des bureaucrates. Quand ça a commencé, c'est effectivement quand il y a eu l'affaire Berg. Il y a eu des discussions et on s'est aperçus qu'on n'avait pas de réponses à nos questions. Je pense que l'affaire Berg, ce n'était pas que l'affaire Berg. En plus il ne faut pas oublier que Charles Berg était responsable de la région lyonnaise. Tout le monde n'était pas responsable. Et Berg n'était pas responsable de toutes les régions. Au-delà de tout ce qu'il a développé dans le cadre du parti, couvert en partie par Lambert, il a quand même impulsé une certaine façon de diriger dans les régions dont il était responsable. Dans la région lyonnaise, la responsable de secteur, qui était directement sous sa direction, était devenue plus bureaucrate que bureaucrate. Et après, tous les autres, petit à petit, au fur et à mesure qu'on descendait. Ça s'est fait progressivement. Ça s'est focalisé, noué, dans les années 1978-79. Nous, les militants de base, on ne l'a pas vu venir parce qu'on n'était pas en contact avec elle. Il y a des petits signes, mais comment on pouvait l'imaginer ? A un moment, je me souviens, mon responsable de rayon étudiant, qui, lui, était formé directement par la responsable de secteur, puisqu'ils avaient de très bonnes relations et même d'amitié en dehors du parti, était devenu lui aussi très bureaucrate. Alors on s'est rendu compte qu'on n'arrivait plus à avoir de réponses. Quand on avait des désaccords, on demandait des réponses, le responsable de cellule transmettait, et puis ça redescendait. Les réponses qu'on avait n'étaient pas du tout satisfaisantes. Ça nous renvoyait à des trucs très bureaucratiques, du style : « *La direction a décidé, c'est comme ça et pas autrement.* » On n'était pas entrés dans le parti là-dessus! On était entrés sur : « *OK le centralisme démocratique : c'est-à-dire qu'on discute à l'intérieur et qu'on adopte une ligne commune à l'extérieur, mais ceci dit à l'intérieur on discute !* » On n'allait pas nous dire : « *La direction l'a décidé, c'est comme ça et pas autrement* » ! C'est comme ça que, je pense, ça a bougé de partout ! On ne peut pas d'un côté entraîner les gens à penser et après nous interdire de le faire, c'est antagonique ! On nous a entraînés

à penser quand on est entrés : avec le GER, les camps d'été, les discussions à l'intérieur des cellules. On nous entraînait à penser, et à penser par nous-mêmes. J'ai acquis une pensée autonome quand même! Avec des réflexions et tout ça. D'un côté, on nous a donné l'autonomie et, de l'autre, on nous la reprenait. Ce n'était pas compatible. Donc obligatoirement ça a remué. Et je me souviens de lettres. A un moment, on ne pouvait même plus discuter, il fallait écrire des textes ! Ça a été la logorrhée des textes ! Il fallait écrire, écrire. J'écrivais, et j'avais des réponses de merde ! Je peux dire des réponses de merde : j'ai tout gardé. A une époque dans ma cellule on était trois et on a écrit trois textes. Les réponses étaient à 15 jours d'intervalle mais c'était à chier ! Petit à petit les militants ont commencé à partir. Après, dans cette période-là, a éclaté l'affaire Berg. Je ne suis pas partie tout de suite après l'affaire Berg, mais ce qui a été pour moi un motif de désaccord et de départ, c'était ce fonctionnement qui se bureaucratisait à toute allure ! Ce qui est dommage, c'est que les anciens militants de base, comme Paul, dont je vous ai parlé, et qui n'était pas un bureaucrate, se sont faits entraîner là-dedans. Comme tous les vieux militants PC se sont faits entraîner dans la bureaucratisation. C'est difficile, surtout quand on est depuis longtemps dans le parti. Je n'étais pas depuis assez longtemps dans le parti... mais j'ai quand même été surprise par des gens qui étaient très très bureaucrates et qui sont partis peu de temps après moi. J'en ai rencontrés il n'y a pas longtemps: c'était très surprenant. Je pensais qu'ils resteraient. Mais d'autres y sont encore et ça ne m'étonne pas. Quand on parle de la relation et de la discussion, c'est ça : il y avait une discussion libre, avec des réponses, et on sentait que, d'accord ou pas d'accord, il y avait du champ, de la souplesse. Et tout d'un coup la souplesse est partie. Petit à petit, mais en fait assez rapidement. Parce qu'il y a des réponses qui sont inconcevables! Sur mes trois collègues de cellule, un est parti d'abord, je suis partie ensuite, et le troisième est resté. Mais quand l'affaire Berg a éclaté, les dirigeants sont descendus dans toutes les cellules! Ils ont fait des réunions. Après l'affaire Berg, je suis partie du secteur étudiant et je suis allée dans le secteur enseignant pour me désengager de notre dirigeant qui était d'un bureaucratisme à crever et pour tenter d'arriver à continuer à militer. Chez les enseignants, c'était plus souple. Ça m'a permis de rester un petit peu plus longtemps. Mais quand Charles Berg a été viré et qu'ils sont descendus dans les régions pour expliquer, c'est Pierre Lambert qui est venu. En fait, si, je l'ai vu une fois et c'est à ce moment-là. C'était la première fois que je le voyais en chair et en os, de près ! Eh ben dis donc !! Pierre Lambert est descendu et est venu chez les enseignants : il avait peut-être un petit amour pour les enseignants, mais ce n'est pas lui qui est allé chez les étudiants. Après son passage, j'ai dit : « *C'est bon.* » Ils ne se rendaient tellement pas compte, ces gens là, tellement ils étaient dans leur machin : c'était tellement évident que leurs réponses n'étaient pas claires ! Et sans savoir, sans préjuger de ce que je vais lire dans les bouquins des uns et des autres. Sans savoir ce que j'ai pu découvrir. Nous, dans les régions, par rapport aux Parisiens, on était quand même loin de tout ça, loin de toutes ces magouilles à la con. A mon sens, après avoir lu le bouquin de Campinchi, je me dis que dans les régions, il y avait petit à petit du bureaucratisme, il y avait un certain nombre de dysfonctionnements, mais on était loin de toutes les magouilles. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire comme magouilles ? La tête pensante et chercheuse était là-haut ! Il y a eu sans doute des magouilles, il y a dû avoir des trucs, mais les dirigeants, sur le terrain, ils nous ont surtout pris notre temps. Notre militantisme : voilà ce qu'ils nous ont pris, rien d'autre! Mais il y a eu d'autres choses qu'ils nous ont données, c'est pour ça que je ne regrette pas. Mais je pense que ceux qui étaient à Paris, c'est une autre affaire. Il y avait d'autres enjeux, beaucoup plus importants.

Il n'y avait pas du tout de tendances alors ?

Tendances ? Chez nous ? Non ! Vous rigolez ?

Même au niveau local ?

En tout cas à l'intérieur de l'OCI: non! Ce n'était pas possible ! Il y en a un qui a voulu faire ça et il s'est fait virer manu militari. Un mec qui est arrivé, un jeune, qui a fait son GER.

Sur Lyon ?

Oui. Il a voulu créer une tendance: il s'est fait virer. Mais ça a été tellement vite qu'on n'a même pas eu le temps de voir passer. Il n'y avait pas de tendances à l'intérieur de l'OCI, c'était positivement inconcevable !

Et à partir du moment où vous êtes passés de l'autre côté de la barrière, c'est-à-dire à l'OCI, quelles étaient vos relations avec l'AJS ? Vous aviez des consignes à propos des militants de l'AJS qui...

... qui n'étaient pas OCI ? Oui.

Parce que je suppose que vous continuiez à être à l' AJS ?

Bien sûr : vous rigolez ! Il faut travailler, un peu. Il ne faut pas rien foutre ! Et on faisait toutes les actions de l'AJS. Les consignes...

On vous demandait d'être discrets, par exemple ?

Par rapport à l'OCI ? Oui. C'était pas nous qui décidions qui recruter et comment. Ou alors on nous posait la question et c'était le responsable. Il y avait le responsable AJS qui n'était pas le même que le responsable OCI. Des fois c'était le même, des fois non.

Mais vous ne vous cachiez pas non plus ? On vous demandait juste d'être discrets ?

Voilà. On ne se cachait pas. On ne nous posait pas de questions. [...] De toute façon, on ne peut pas poser de questions sur quelque chose qu'on ne connaît pas. Il n'y avait donc pas de mal à être discret.

Est-ce que l'OCI avait des relations régulières avec d'autres organisations ?

Question à 1000 francs ! C'était difficile puisqu'on était les ennemis de tout le monde. On était toujours à côté de tous les mouvements et actions unitaires. Puisqu'ils avaient toujours une orientation différente. On a eu très peu de relations : ni avec la LCR, ni avec le PSU, ni avec les maos. Dans les manifs on était plutôt en train de se castagner qu'autre chose.

En dehors de l'organisation vous faisiez surtout du travail syndical ?

Voilà : syndical, politique pour l'AJS, politique pour l'OCI, mais tout seuls. Pas de partenariat, non. Jamais de partenariat. C'était difficile. On aurait bien voulu, nous, au niveau étudiant.

Et même des associations, comme la Libre Pensée?

Certains d'entre nous appartenait à la Libre Pensée. Paul, par exemple, appartenait à la Libre Pensée, mais c'était certains d'entre nous, des militants anciens. Si d'autres étaient en souterrain, ils étaient sans doute en souterrains dans d'autres organisations. [...]

Et tout au long de votre engagement, vous avez constaté des variations dans la ligne ou même dans les pratiques organisationnelles ? Par exemple au niveau de la méthode d'action. ? Quand vous y repensez, vous avez plutôt le sentiment d'une continuité ?

Oui, j'ai plutôt le sentiment d'une continuité, voire d'une rigidité. C'était plutôt la grosse machine, même si on n'était pas très nombreux. Tout souterrain, tout organisé autour : c'était quand même une grosse Bertha. Donc pour bouger tout ça. C'était difficile de changer les choses ! J'avais l'impression que c'était toujours très rigide.

L'OCI avait des leitmotiv ?

« Nous serons des millions et des millions ! » On ne vous l'a jamais dit celle-là ? Enfin ! Oui, pour les leitmotiv, il suffit d'ouvrir *Informations Ouvrières*. Récemment j'ai rencontré un ami de mon père qui a 65 ans et qui est à l'OCI à Valence, et pour le fun je lui ai acheté *Informations Ouvrières*. Alors je n'ai pas fini : ce n'est pas possible. Les même leitmotiv. C'est absolument impressionnant ! Oui, il y a des leitmotivs : dans les mots d'ordre, dans les façons de parler : oui, bien sûr. [...]

Il y avait un type d'action favori ?

(Soupir) A l'OCI ? Il n'y a pas beaucoup d'actions visibles. Ce sont toutes des actions invisibles dans le cadre des organisations affiliées. Dans le cadre de l'OCI même, à part vendre *Informations Ouvrières*, faire

signer certains tracts, aller vendre le journal sur les marchés ou à la sortie des usines, ou faire une grosse action, tout le reste c'était l'action dans l'organisation de jeunesse et dans les syndicats. C'était ça leurs types d'actions. Il y avait très peu d'OCI pur.

Donc c'était surtout par ce biais qu'on cherchait à recruter des militants ?

Bien sûr. Le creuset, pour nous, c'était le syndicat. Bien évidemment. C'était le recrutement. Et l'organisation de jeunesse. L'AJS. Il n'y a pas d'action type, puisque tout était souterrain. Il ne pouvait pas y avoir d'action type.

Et au niveau de la culture politique, la référence à l'histoire jouait un grand rôle dans la légitimation des actions, dans les discours ?

Oui. Oui. Le livre de chevet était *Quelques enseignements de notre histoire*. Je suppose qu'on vous en a parlé. [...] C'est celui qu'on devait avoir à notre chevet. C'est une façon de voir l'histoire. *Quelques enseignements de notre histoire* est une référence constante. L'histoire. Toutes les relations avec les autres partis de gauche ou d'extrême gauche - le Parti socialiste, le Parti communiste...- étaient toujours en relation avec l'histoire. Plus toutes les relations avec les organisations de la Quatrième Internationale, on replaçait toujours ça dans une perspective historique.

On évoquait beaucoup le niveau international ?

La Quatrième Internationale ? Oui ! Beaucoup ! Et dans le cadre des actions, on avait souvent des actions de solidarité avec des organisations de la Quatrième Internationale. Ça, par contre, c'était un des côtés de notre action. [...] [A propos de la place de l'histoire] Je crois que ça dépendait beaucoup des militants et de leur culture militante, de leur histoire dans le parti. Si on regarde Paul, par exemple, il avait beaucoup de références à l'histoire. Mais le reste du temps: les jeunes militants ou même les responsables de cellules, les étudiants, étaient plutôt dans l'action. ça dépendait des gens et de leur aura.

Philippe Campinchi, à propos d'action, parle d'un certain culte de la violence, lié notamment au service d'ordre : vous avez connu ça, vous ? Vous parliez de machisme: est-ce que ce machisme allait jusque-là?

Je n'irais pas jusqu'à «culte de la violence». Mais peut-être que dans certains cas, ça s'est fait. Chez nous il n'y avait pas de très gros bras: avec des petits maigrichons, c'était difficile d'avoir un culte de la violence. Mais dans la première période que j'ai vécue, on en avait un peu plus de gros bras. Nous faisons souvent partie du service d'ordre. On était d'ailleurs souvent sollicités par les autres. C'est ce que disaient nos militants: qu'on était toujours en dehors des actions unitaires ils disaient d'ailleurs que c'était la faute des autres - mais que, par contre, dès qu'il fallait constituer un service d'ordre ils faisaient appel à nous parce qu'ils savaient qu'on était un peu entraînés. Donc c'est vrai que nos militants étaient souvent en première ligne dans le service d'ordre, qu'ils avaient un peu plus d'entraînement et de discipline que les autres. J'ai pas mal de copains qui se sont pris des grenades lacrymogènes en pleine gueule. On a quand même eu pas mal d'accidents. Mais de là à un culte de la violence...

Plutôt de la virilité ?

Je ne dirais pas ça. C'était plutôt de l'autodéfense. De l'autodéfense un peu organisée.

Dans le cadre d'une période où il fallait encore s'imposer face au Parti communiste ?

Oui parce que, quand on arrivait en face du service d'ordre de la CGT, il fallait assurer : ça pétait ! Avec les maos aussi, ça pétait beaucoup. Je me souviens, à la fac, on a eu plusieurs fois des prises de... et là il fallait qu'on assure sinon on se faisait prendre des roustes. Mais je m'en souviens simplement pour des actions bêtes, par exemple pour une élection au CROUS : on avait fait appel au service d'ordre du parti. Pas seulement des étudiants mais du parti! Parce qu'on craignait de se faire rentrer dedans par les gros bras de la CGT qui étaient là, d'ailleurs.

Vous avez dit « nous » pour le service d'ordre: ils sollicitaient aussi des femmes ?

Non. Quand je dis « nous » c'est générique, mais il n'y avait jamais ou très peu de femmes au service d'ordre. [...] Je vous ai dit qu'ils étaient machos quand même. Alors qu'à la LCR, j'avais remarqué qu'il y avait des nanas dans les services d'ordre. Non. Nous, ils étaient vraiment des machos purs et durs. C'est clair. Mais, je ne m'en suis rendu compte véritablement qu'après mon départ.

Quant à la LCR, il me semble qu'ils ont dû faire face à un afflux considérable d'étudiants dès avant 1968, ce qui fait que les vieux militants du PCI se sont retrouvés à près de 10% des effectifs et qu'ils ont été obligés de s'adapter.

Oui. Parce qu'on avait quand même pas mal d'ouvriers. Des vieux militants syndicalistes qui formaient la base, et c'était quand même intéressant parce qu'ils apportaient à la fois la matière - puisqu'ils avaient aussi été formés - et le terrain. C'étaient des gens qui allaient bosser. Qui se levaient à 5 heures du mat. On avait par exemple un vieux militant de la Rhodiaceta et on allait souvent diffuser à la sortie de son job. C'était des gens avec du sens. C'était ceux-là qui nous permettaient de tenir: ce n'était pas que du bla-bla. Personnellement je n'aurais pas été convaincue par le bla-bla. Mais entre Paul et - je ne me souviens plus comment s'appelait l'autre - et d'autres militants, il y avait du sens, il y avait du fond. C'était pas que des étudiants. Je comprends que la LCR ç'ait été autre chose. Ils se sont donc adaptés. Mais enfin ceci dit, j'ai retrouvé une ancienne nana de la LCR qui m'avait fait trop rire: elle était en psycho avec moi quand ça a été ma phase de psycho. On avait eu aussi des grandes grèves en 75 contre la loi de Saunier-Saité. Je me souviens que c'était une nana un peu costaude qui disait : « Nous en tant que nanas... » C'était la porte-parole des nanas de la LCR, qui était féministe. Je l'enviais quand même un peu parce qu'elle pouvait dire « Nous en tant que nanas. » Nous, on n'avait pas le droit. Elles se moquaient de nous parce qu'elles disaient qu'on était dans un parti de machos, mais elles avaient raison. Là-dessus, on discutait pas trop, parce que c'était vrai au fond.

Et pour en revenir à votre exclusion, ou plutôt votre départ.

Oui, je me suis fait radier, c'est différent. [...] L'affaire Berg a démarré en 1978 mais vraiment éclaté en 1979. Comme je vous l'ai dit, j'ai quand même essayé de me battre à l'intérieur du parti. C'était mon orientation : se battre à l'intérieur, par des textes répétés à la direction.

Quel était votre discours ?

J'avoue que je ne sais plus vraiment quel était l'objet de mes textes. Je sais que c'était lié à la bureaucratisation et au fonctionnement de l'organisation. Sur la libre discussion, sur les orientations, sur les choix. C'était sur des questions de fond. Mais c'était assez large. Je me souviens que j'avais fait une lettre de dix pages à la responsable. Elle m'a répondu une lettre de trois pages sur du papier torchon où il n'y avait que des injonctions à me la fermer. [...] En plus j'avais gardé ceux de mes collègues qui avaient fait d'autres textes. Mais c'était ça: sur la bureaucratisation du parti, sur l'organisation, sur la discussion. Le centralisme démocratique ne devait pas vouloir dire fermer sa gueule. Discuter sur les fondements - sur ce qui nous avait fait rentrer au Parti - qui étaient, selon nous, en train de dériver. Et sur la façon de diriger des dirigeants. Comme on s'adressait à nos dirigeants pour critiquer leur façon de diriger, qu'ils n'étaient plus capables d'entendre puisqu'ils étaient devenus des bureaucrates, ils n'étaient plus nos vrais dirigeants. Puisque dans un parti où il y a un vrai centralisme démocratique, les dirigeants n'ont pas à se rebeller lorsqu'on critique leur façon de diriger. Ils ont à discuter. Donc ce n'était plus possible que cela dure encore longtemps.

Il y avait d'autres étudiants dans ce combat ?

Oui, on était deux-trois dans cette affaire-là. Ce qui se passait aussi, c'était l'orientation dans l'UNEF. Moi j'étais en combat singulier contre le fameux responsable, qui a été longtemps président de l'UNEF, qui s'est déchargé sur moi de toutes les tâches désagréables parce que j'ai longtemps été secrétaire ou trésorière régionale. Ça a été assez terrible puisqu'il me faisait porter la responsabilité d'orientations dont il était le responsable. Par ce fameux centralisme démocratique, j'assumais, mais ça commençait vraiment à me travailler. Jusqu'au dernier congrès de l'UNEF où je suis montée presque à sa place, il s'était arrangé pour être malade à ce moment-là, et j'ai donc été obligée d'aller à la tribune à sa place. Il faut savoir que j'étais très timide à l'époque. Donc aller à la tribune pour causer devant des milliers de gens, ce n'était pas simple

pour moi, d'autant que j'étais à ce moment en combat interne contre la direction. Et que lui m'impose de monter à sa place! Il Y avait des fonctionnements qui n'étaient plus possibles.

Ce n'était pas possible de refuser ?

Non, ce n'était pas possible. C'était très dur. Il y avait des espèces de réflexes. Et c'est aussi contre ces réflexes-là que je suis partie. Parce qu'après, il y avait les gens qui vous avaient élue. On était en pleine réunification, en pleine réorganisation du syndicat. Tout le combat qu'on avait mené pour recruter des syndiqués et pour avoir un syndicat qui ait une réelle action sur la fac. On était en plein là-dedans : moi ça faisait six ans que je me battais là-dessus, donc je n'avais pas envie de tout voir se casser la gueule à cause de l'autre ! Après, ce n'était pas discutable : on me faisait des reproches à moi. C'était une situation inextricable. Donc après le congrès de réunification, auquel j'ai participé en 1980, j'ai changé de rayon: je suis allée chez les enseignants pour essayer de m'en sortir. Donc, comme je vous l'ai dit: après que Pierre Lambert soit descendu, j'ai dit à mon responsable de rayon que je voulais partir.

Vous avez changé de rayon à la toute fin alors.

A la fin, oui. Pour essayer de rester au parti. Et pour me dire que ce n'était peut-être que chez les étudiants - parce que l'autre, il était pourri - que ça ne pouvait pas marcher. Et c'est vrai que chez mes collègues enseignants il y avait plus de souplesse, plus d'écoute et moins de bureaucratisation. Mais il n'empêche que lorsque Pierre Lambert est descendu pour nous expliquer son baratin à la noix de coco, il n'y a pas eu beaucoup de réactions. Je me suis dit : « *Qu'est-ce que c'est que ce truc?* »

Il consistait en quoi, son discours ?

Je ne m'en souviens même plus. Ça concernait l'affaire Berg et le fonctionnement du parti qui avait permis qu'une telle chose se produise. Des justifications bidons. Il faudrait regarder dans mon texte de départ: je l'ai dit dedans. Mais c'était vraiment : « *Il nous prend pour \$les guignols.* » «*Il est pourri*», quoi. «*Il nous raconte des choses, il est encore en train de nous mentir.* »

C'était plutôt les formules qui vous... ?

Ce n'était pas vraiment les formules, c'était plutôt l'explication qu'il a donnée à l'affaire Berg, et la justification de certaines choses. Et là j'ai senti, très très fugacement - parce que je n'avais absolument pas les éléments, je m'en suis rendu compte en lisant le bouquin de Campinchi - qu'il y avait plein d'autres choses derrière et qu'il ne nous disait pas. Qu'il nous prenait vraiment pour des guignols, et que ce n'est pas possible de consacrer toute sa vie, 24/24, au militantisme dans un parti si, derrière, c'est tout pourri. Et effectivement, comme en plus il y avait toujours cette espèce de personnification, il ne fallait pas critiquer Pierre Lambert !

A ce point ?

Ah ! Oh là là ! Et même dans les régions ! C'était impensable de critiquer le grand Manitou ! Je m'en tapais du grand Manitou ! Et j'étais sûre qu'en critiquant ouvertement Pierre Lambert ils n'allaient pas me retenir. Ce qu'ils n'ont pas fait d'ailleurs, c'est évident. Je dirais que c'est ça qui m'a sauvée : il y a des gens qui ont besoin d'avoir des personnalités auxquelles ils s'identifient et je n'avais pas besoin de ça. Pour moi, tout ce que disait Lambert c'était creux et pas du tout intéressant. Et surtout c'était faux. Donc je n'allais pas rester pour sa bonne tête, d'autant qu'il n'a pas une bonne tête, entre nous soit dit. Plus de sens.

Et pour votre départ, vous avez envoyé une lettre ?

Non, je suis allée à une réunion de cellule. J'ai dit ce que j'avais à dire, j'ai craché mon venin. Gentiment d'ailleurs, puisque j'étais quelqu'un de très timide et de pas très extériorisé. Ils ont dit qu'ils allaient faire passer mon texte mais j'ai bien compris à la tête de mes collègues, de mes camarades, qu'ils n'allaient pas me retenir. Donc je suis partie. Et je n'ai plus jamais eu de rapports avec l'organisation. Si, j'en ai eu parce que j'avais participé à l'achat du local de la région : donc après on s'est arrangés pour me désengager de cette affaire-là. C'est Paul qui s'en est occupé. Avec Paul ça ne me dérangeait pas d'avoir encore des

rapports. Mais ça a été assez radical la rupture. C'était ça qui était intéressant. J'ai vu avec d'autres camarades que c'était pareil : la rupture a été radicale et non seulement elle a été radicale, mais pratiquement je n'en ai plus jamais reparlé après. Même avec mes copains qui sont partis en même temps que moi. C'est marrant.

Vous avez continué à avoir des relations ?

Avec quelques personnes qui sont parties, oui. Mais les gens qui étaient copains. De temps en temps j'en croisais dans les manifs et on ne se parlait même pas. Et ça continue encore aujourd'hui : les régions, c'est petit. Ça dépend peut-être de la bannière sous laquelle on est, mais si on n'est pas loin, on peut se croiser. Il y a beaucoup d'anciens camarades partis à cette période qui sont passés au Parti socialiste. Beaucoup. Avec ceux là on se voyait, on rigolait. Je ne suis pas entrée au Parti socialiste pour autant. Ils étaient dans une fraction du Parti socialiste, je ne sais pas laquelle - peut-être des mitterrandistes d'ailleurs. [...] Quand je suis entrée dans les GRETA en 1993, comme c'était l'époque où ça a commencé à merder, on a pas mal milité. Et on s'est retrouvés tous d'anciens militants d'extrême gauche, qui venaient de toutes tendances: des maos, des PSU, des LCR, des OCI... et on a formé une liste intersyndicale ! C'était trop chou. J'ai retrouvé ma fameuse collègue qui disait « Nous, en tant que nanas » dans cette liste intersyndicale. On ne voulait aller ni au truc du SGEN, ni au truc du SNES, ni à tous ces machins qu'on avait connus plus jeunes. C'était intéressant parce qu'on s'est rendu compte qu'on avait le même fond. Que c'était sur les moyens, sur tout ce que nos anciens dirigeants avaient fait mousser. Qu'au fond, on était très très proches. Bien sûr, on avait des désaccords sur les modalités d'action, mais ce qui nous rassemblait tous c'était une façon d'analyser, un fond commun. Et que c'était intéressant. Et on s'est tous fait virer. [...]

Vous aviez des liens très forts qui vous unissaient à l'organisation ?

Je ne sais pas ce que vous appelez des liens très forts. Un vrai engagement, oui. Je suis partie quand j'ai décidé de partir. Pourtant, en analysant après coup - je vous dis ça parce que j'y ai réfléchi à la lecture du bouquin de Campinchi, ce que je n'avais pas fait avant - je me suis rendu compte que c'était une famille pour moi. Une seconde famille choisie, ce qui n'est pas pareil que la famille d'origine puisque c'est des gens élus, qui ont la même pensée, le même désir de faire du bien à l'humanité et tout le bazar. Mais quand vous vous rendez compte que cette famille vous trahit, eh bien vous la quittez. Et sans état d'âme. Par contre je pense que j'ai gardé une certaine amitié pour des gens que j'estimais, des vrais militants, comme Paul. Lui c'était un vrai militant. Il s'est fait embarquer sur la fin de cette histoire: le pauvre. Et deux-trois autres. Et il y a un an j'ai retrouvé une ancienne nana que j'aimais bien, qui travaille à la ville de Lyon. [...] On ne va pas reprendre des rapports mais c'était sympa. Et je me suis rendu compte que ça faisait vingt ans qu'on s'était pas vues et on se parlait comme si on s'était vues la veille. C'est vrai qu'il y avait des « liens familiaux », entre guillemets. On se voyait tout le temps, toute la journée, etc. Même si on était tous différents, on avait quand même un sens très fort qui nous reliait. J'ai gardé dans la tête, avec les gens que j'estimais - parce qu'il y en a que je n'estimais pas -, et cette nana en faisait partie, un lien qui ne se rompra jamais. Symbolique. Mais ce n'est pas pour autant que la rupture avec eux m'empêche de vivre. Parce que j'ai rompu et je n'ai jamais cherché à revoir tous ces gens-là. Je n'ai revu que les gens qui étaient des amis à moi, et tous les amis à moi n'étaient pas restés. Ils sont tous partis. Donc pas de mystique du parti, pas de personnalisation. Mais, selon moi, ça c'est très lié à l'individu et ceux qui avaient ça ont dû avoir du mal à s'en sortir. Ils ont sans doute eu du mal à partir. J'en connais quelques-uns qui sont restés. [...] Je me demande si, dans ce parti, ils ne recrutaient pas aussi des gens qui avaient des problèmes. Parce qu'à Lyon il y en avait une tripotée qui avaient des problèmes. Psy, je veux dire. De formation, je suis psychologue clinicienne. Et a posteriori... Je ne sais pas si c'est ce fonctionnement en vase clos qui était très conteneur, psychologisant, mais il y en avait qui étaient bien frappés. C'était vraiment particulier, quand même.